



## I Prédication : Genèse 11,1-9 Babel ou la délivrance de la langue unique

Chères sœurs et frères en Christ,

En ce jour de Pentecôte, je vous propose une plongée dans un de nos textes mythologiques. Vous l'avez entendue, c'est l'histoire de la tour de Babel. Nous la connaissons toutes, et pourtant, comme tous les textes fondateurs de la Bible, cela vaut la peine, je crois, de les lire, de les relire, de les relire encore, parce que nous y découvrons, presque toujours, de nouveaux aspects, de nouveaux éléments de vérité, de nouvelles traces de Dieu qui étaient jusqu'alors méconnues, enfouies sous le manteau du souvenir et des représentations populaires.

*Mêmes mots, oui, mais*

Notre texte d'aujourd'hui commence par ce verset, fort de sens : « La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. » (V.1) Lorsque qu'on entend cette phrase, on peut se dire, sans ironie : tiens, voilà qui commence bien ! Ne serait-ce pas merveilleux en effet si le monde entier pouvait se parler, pouvait s'entendre, en utilisant, par exemple la même langue ? Est-ce qu'au fond, les problèmes, que nous avons entre humains, ne sont pas tous liés à notre incapacité à se comprendre ?

C'est à cette question, posée d'emblée dans le récit, que le mythe de Babel veut répondre. Je crois profondément que les anciens se posaient à peu près les mêmes questions, avaient les mêmes interrogations que nous devant tous les dysfonctionnements et le déferlement de violence dont ils étaient témoins.

« La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. » La Bible nous donne déjà un indice au tout début du texte. Car elle aurait pu se contenter de dire que la terre entière se servait de la même langue, point, selon la règle de l'économie biblique. Mais en plus de cela, la Bible nous indique qu'elle utilisait « les mêmes mots ».

Se servir des mêmes mots, cela peut sembler très attrayant. Si nous utilisons les mêmes mots pour dire les mêmes choses, est-ce que les problèmes de communication ne se régleraient-ils pas d'eux-mêmes ? Ne faudrait-il pas,

en fait, en faire le principe de base de toute communication humaine, avant même d'entrer dans les détails ?

Alors, oui, pour se comprendre, il faut comprendre de quoi on parle. Et, par conséquent, se mettre d'accord sur les mots. Dans une documentation technique, par exemple, il est très irritant de tomber sur une terminologie imprécise ou changeante. Et un de mes frères, philosophe de formation, me disait un jour qu'il aimait beaucoup lire Kant. Non pas parce qu'il écrivait bien. Ce n'était certainement pas un Diderot. Mais parce qu'il définissait clairement les mots au début de chaque traité et qu'il se tenait ensuite scrupuleusement à ces définitions, ce qui permettait de suivre clairement le déroulement de sa pensée. Dans le domaine technique et dans le domaine scientifique, utiliser la même définition des mots n'est pas seulement souhaitable, c'est même un prérequis, sans quoi il n'y a pas de science.

*Langue unique = pensée unique*

Mais vous êtes tous très avisés et vous connaissez comme moi la suite de l'histoire. Les mêmes mots dont parle la Bible ne sont, sans doute, pas à comprendre de ce sens. Se servir des mêmes mots, c'est, bibliquement parlant, la même chose qu'avoir les mêmes paroles, c'est-à-dire avoir les mêmes idées, le même esprit. Compris comme cela, le verset prend d'emblée une tout autre tournure. Si notre histoire commence ainsi : la terre entière parlait la même langue et avait les mêmes idées, cela renvoie déjà à un tout autre registre. Et nous avons une expression en français, un peu malmenée je vous l'accorde, qui convient parfaitement à ce début : c'est celle de la pensée unique. Oui, l'histoire de Babel est l'histoire de la pensée unique.

Car ce qui est souhaitable, et même nécessaire dans le domaine de la science, l'est beaucoup moi du point de vue anthropologique, du point de vue du fonctionnement de nos rapports humains. Mais c'est précisément de cela que nous parlent les Écritures. Par exemple, souhaitons-nous que nos enfants parlent la langue et utilisent les mêmes mots que nous ? Je dirais, mais vous pouvez me corriger, dans le premier cas, oui, mais pas forcément dans le second. Nous désirons, je crois, qu'ils ou elles utilisent leurs propres mots, c'est-à-dire, traduit bibliquement, aient leurs propres idées, leurs propres expressions, leurs propres façon de dire les choses en partageant néanmoins la même langue.

Maintenant que nous savons de quoi veut parler le texte, voyons, un peu plus rapidement, comment il s'y prend pour – car c'est son objectif – déconstruire la pensée unique.

*Vouloir à tout prix toucher le ciel*

« Or en se déplaçant vers l'orient, les humains découvrirent une plaine dans le pays de Shinéar et y habitèrent. » Jusque-là, rien de spécial. La Bible nous raconte, en passant, un des moments clés de la civilisation humaine, le passage à la sédentarisation. Et non seulement ça, mais la région évoquée dans le texte, le pays de Shinéar, qui est quelque part dans le bassin mésopotamien, est aussi l'endroit historique qui a vu apparaître la première mégalopole et aussi l'écriture. La sédentarisation, la ville, et en creux l'écriture, sont présentées comme les marqueurs des commencements de la civilisation humaine.

Je continue : « Ils se dirent l'un à l'autre : Allons, moulons des briques et cuisons-les au four. Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier. » (V. 3) Ici, les paléo-anthropologues entre vous reconnaîtront peut-être des allusions particulières, que je ne suis pas capable de comprendre. J'observe juste que le texte biblique décrit la transformation par l'humain de matériau naturel en matériau de construction, – c'est la brique dans le four –, ce qui est aussi, à ma connaissance, une des étapes reconnues du processus d'humanisation, après la maîtrise du feu et la fabrication d'outils.

Ce qui est plus parlant, c'est la suite : « Allons !, dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. » (V.4) Les humains, qui parlent avec les mêmes mots, ne se contentent pas d'établir une cité. Ils veulent bâtir une construction qui touche le ciel.

Chères sœurs et frères en Christ, dans ce verset se trouve concentré, de façon merveilleusement imagée, un des réflexes anthropologiques les plus visibles du genre humain. Lorsqu'il se croit fort, lorsqu'il se sent puissant, ce qu'il désire le plus, c'est de monter le plus haut possible, autrement dit, être visible de tous, être reconnu du monde entier. Construire une tour qui touche le ciel, ce n'est rien d'autre que de chercher à s'octroyer une place au ciel, c'est-à-dire à l'endroit et à la place de Dieu. Ce qui est décrit ici, en quelques mots, c'est le réflexe mille fois documenté dans l'histoire, visible

actuellement à mille endroits de par le monde, du puissant qui cherche à accroître sa puissance, à dépasser et à dominer tous les autres.

Et pour vraiment être sûr que nous comprenions le mythe de Babel à sa juste mesure, le texte biblique ajoute malicieusement : « Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » La recherche d'une place éternelle dans la conscience collective, voilà le désir assurément le plus commun de toutes les grandes nations impérialistes et de tous les autocrates de la terre. Car l'inverse, être dispersé sur toute la surface de la terre, est une vision d'horreur pour eux. La plus grande crainte du nationaliste, c'est que son peuple finira dispersé sur toute la surface de la terre. (Et c'est bien sûr ce qui arrivera à la fin du récit.)

### *Dieu s'étonne*

« Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam. » (V. 5) Il y a une ironie à peine cachée dans ce verset. Les fils d'Adam sont en train de construire une tour qui doit toucher le ciel, et Dieu descend pour voir de plus près ce qui s'y passe. C'est que, malgré tous leurs efforts, ils sont encore loin du ciel, si loin que l'Éternel doit se rapprocher d'eux pour voir l'avancement de leurs travaux !

« Eh, dit le Seigneur, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre ! » (V. 6a) Dieu s'étonne de voir que le premier fruit de l'entente humaine universelle, ce soit la construction d'une ville verticale, agressive, une ville dont le but est de dominer. L'étonnement mis dans la bouche de Dieu, c'est l'étonnement que nous éprouvons tous, je crois, lorsque nous contemplons froidement l'histoire et le monde. Comment se fait-il qu'à chaque fois qu'un peuple, suffisamment grand pour bâtir des villes, c'est-à-dire suffisamment influent pour faire avancer la civilisation, veuille toujours dépasser tous les autres, veuille, de façon imagée, construire une tour à partir de laquelle il règne seul sur le monde.

Dieu ajoute : « Maintenant, rien de ce qu'ils projettent de faire ne leur sera inaccessible. » (V. 6b) Pour moi, cette phrase laisse transparaître deux choses : D'une part, Dieu prend acte du fait que l'être humain, qu'il a fait à son image et à qui il a donné le don de la parole, a une liberté telle qu'il peut effectivement réaliser les projets les plus ambitieux, les rêves les plus fous. La liberté humaine, voulue par Dieu, est décrite dans la Bible comme réelle

et presque sans limite. Mais ce verset contient, d'autre part, un constat. Si Dieu s'inquiète du fait que dorénavant, exaltés par la langue commune et l'esprit commun, les fils d'Adam ne reculent devant aucune entreprise, c'est qu'il y a, clairement, des entreprises qu'ils ne devraient pas entreprendre. Ce verset, qui a toujours fait grincer les dents des épris de liberté, signale clairement que les projets humains les plus audacieux, qui nécessitent la plus grande coordination, ne sont pas forcément les plus désirables. Et que le plus souvent même, ils sont les plus dangereux.

Le mythe de Babel n'est pas seulement, je crois, un récit intemporel contre le totalitarisme. Il contient aussi un avertissement éthique encore valable aujourd'hui, en 2024. Rassurez-vous, je ne fais pas allusion à nos deux tours Roche à Bâle qui essayent, tant bien que mal, de toucher le ciel. Mais lorsque certains milliardaires rêvent de faire avancer la civilisation humaine, selon leurs propres termes, en colonisant Mars, alors que notre planète brûle et que les technologies mises en œuvre sont anciennes, extrêmement polluantes et tout aussi coûteuses, on peut se demander si nous ne sommes pas en plein récit de Babel.

### *Dieu délivre*

La réaction de Dieu, telle qu'elle est racontée dans la Bible, n'est pas une punition, comme on peut le croire. C'est une délivrance. Le Seigneur brouille la langue de cette masse homogène et la disperse sur toute la surface de la terre (v. 7 à 9). Il délivre les humains de leur pensée unique. Il brouille leur uniformité en insufflant de la diversité, de la différence.

Alors qu'ils avaient leur liberté à bout de bras, les fils d'Adam sont retombés dans le réflexe de la pensée totalitaire, de la pensée qui ne connaît pas l'altérité, de la pensée qui ne peut pas penser l'autre différent de moi, qui ne comprend pas que l'autre n'a pas besoin des mêmes mots que moi pour qu'il soit mon égal et que nous nous comprenions. Le Seigneur nous délivre du désir de toute-puissance, du tout-contrôle, du tout-possible, pour nous rendre à ce est qui notre véritable destinée dans le monde : être dispersés, être merveilleusement différents, plus ou moins forts, plus ou moins influents, parmi les autres, au milieu des autres et au milieu de la création.

C'est ce que nous fêtons, aujourd'hui, à Pentecôte. Nous sommes tous remplis de l'Esprit vivifiant de Dieu, dotés de la plus grande liberté, de

la plus grande possibilité créatrice. Alors, à nous maintenant de bâtir une nouvelle cité, non pas verticale, pour soi, mais horizontale, avec les autres, pour qu'elle devienne plus riche, plus juste et plus solidaire. Amen.

*Paul Schalck, dimanche de Pentecôte, 19 mai 2024, Église française, Bâle*

## **I Orgue**